

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Dieppe, 23 juillet.

La plage de Dieppe commence à devenir fort animée : chaque jour, il arrive de nouveaux baigneurs; sous peu, le mouvement élégant de toutes les années aura atteint son maximum. Les hôtels et les maisons meublées se remplissent, ou se retiennent pour des époques déterminées : gare aux retardataires ! La saison, du reste, est en avance, au dire des gens du pays. On n'arrive jamais en si grande foule avant le milieu d'août. Mais la chaleur a été si atroce partout, et il fait si bon ici !

D'ailleurs, Dieppe est admirablement favorisée par la nature : aux portes de Paris et de Londres, avec toutes les facilités de transport ; une plage magnifique dont nulle part ailleurs on ne trouve la pareille ; une si belle étendue de mer que l'œil charmé ne se lasse pas de l'admirer, aimant à se perdre dans cet horizon sans fin.

Il faut joindre à ces avantages naturels un mouvement maritime très-important : départs et arrivées de bateaux à vapeur, bricks, goëlettes et voiliers de toutes sortes traversant la mer en tous sens ; des bassins magnifiques, garnis de navires de tous pays aux drapeaux flottants. Tout cela est d'un grand intérêt pour l'étranger et excite sa curiosité.

Malheureusement, il faut l'avouer, la ville de Dieppe et l'établissement de bains sont d'une indifférence étonnante pour ce qui concerne les embellissements et même l'entretien de la plage ; en cela ils négligent leurs propres intérêts. Il serait si facile de changer ces gazons desséchés en jolis jardins anglais, avec des massifs de plantes vivaces et quelques fleurs. N'est-ce pas étrange aussi qu'il n'y ait pas, en dehors du Casino, un seul banc pour se reposer sur toute la longueur de la plage ? Comme on votera des remerciements à la municipalité Dieppoise, le jour où elle changera tout cela !

L'établissement de bains a organisé des concerts, des soirées dansantes et des représentations théâtrales avec le concours d'artistes sérieux ; tout cela est fort suivi. En dehors de ces distractions, on a de charmantes excursions à faire dans les environs ; mais la promenade favorite est d'aller sur la jetée voir entrer les bateaux dans le port.

La toilette, prise dans son ensemble, n'offre rien d'exagéré ;

il n'y a pas de comparaison à établir avec le passé. Aujourd'hui la toile fait loi, ou c'est la cheviotte et la vigogne ; toute l'élégance du vêtement est dans la coupe et la façon. La femme du monde se distingue à première vue par la netteté de sa mise ; la ligne est correcte, et le tout harmonieux. On la trouve partout la même, à Dieppe comme à Paris. Les concerts et les promenades sur la terrasse du Casino ressemblent donc à toutes les réunions mondaines. Le ton excentrique existe cependant ; c'est une note originale donnée par les Américaines : aussi l'accepte-t-on avec plaisir ; ce serait même une privation de ne pas l'avoir ! Les Anglaises sont à peu près les seules femmes à s'habiller franchement mal : c'est le côté amusant de la situation, et comme on a beaucoup de temps, pour caqueter, personne ne se prive de faire des réflexions malignes.

La Gazette des bains, une gentille petite feuille rose, donne tous

les jours, avec le programme des fêtes et la chronique locale, la liste des étrangers nouvellement arrivés ; c'est un des journaux les plus consciencieusement lus. Dieppe compte parmi ses nombreux hôtes quelques noms illustres et beaucoup de jolies femmes.

En général, on prend son bain le matin de neuf à onze heures ; l'exception seule choisit l'après-midi, de quatre à six heures ; on ne reste guère plus de cinq minutes dans la mer. Le bain du matin est bien plus commode : pas de toilette à



P. N° 215. — COSTUMES D'ENFANTS.

faire ; c'est tout différent le soir, le concert ayant lieu à trois heures : il faut être belle !

Le voile de gaze bleue, verte ou blanche, est adopté par beaucoup de personnes, hommes et femmes, pendant les promenades du jour : c'est très-bon pour le soleil et la brise de mer ; on le baisse sur le visage pour l'enrouler ensuite autour du cou.

Le chapeau *Ophélie* est surtout porté par les toutes jeunes ; c'est une délicieuse coiffure que j'avais remarquée aux courses, le jour du Grand prix ; la forme ressemble au chapeau cloche, avec d'assez larges bords garnis en dessous et remplis de fleurs débordantes. On le pose en arrière, à ce point qu'on se demande quelquefois s'il ne va pas tomber ; les enfants se plaignent même de ne pouvoir courir sans risquer de le perdre ! Tel qu'il est, il est très-seyant.

Je retrouve au Casino toutes les délicieuses toilettes en toile d'Alsace de Paris ; mêmes rayures, de couleurs effacées ; mêmes dispositions de plissés coupés en tout sens ; cela se comprend : on les a faites au moment du départ. Ces plissés forment des garnitures plus simples et plus nouvelles que les guipures et la broderie anglaise ; malgré cela, on voit l'un et l'autre, puis des mélanges fort gracieux. La mode, du reste, est tellement fantaisiste que, pourvu qu'on ait du goût et de jolies choses, tout peut passer ; on ne demande à une femme qu'une chose : s'habiller de façon à être agréable à voir.

Je citerai quelques toilettes de plage en commençant par celles du jour. Un costume en toile d'Alsace à rayures bleues, roses et filet noir. La première jupe, à traîne, est entourée de cinq volants plissés très-fins, dont trois sont coupés en biais et deux avec la rayure en travers ; tous leurs bords sont terminés par une petite valenciennes anglaise. La seconde jupe est prise dans la longueur de l'étoffe, ce qui met la rayure en large et forme comme une longue écharpe nouée derrière ; ses bords sont garnis de plissés ayant les rayures dans leur sens véritable. Le nœud de cette écharpe, maintenu par des coques en velours noir, constitue le pouff, lequel s'efface de plus en plus. Le corsage est plutôt un veston, à devants flottants, dos cintré et cambré, taillé avec la rayure en long et des plissés pris en biais ; col marin et pochettes. Chapeau à fond mou en pareil, garni de fleurs des champs. Ombrelle-canne de même étoffe.

Il y a en ce moment à Dieppe quelques femmes qui prient toutes les autres par leur distinction, leurs grâces naturelles et le caractère particulier de leurs toilettes.

Une entre autres, vue au concert du soir : — Jupon en faille havane ; devant coulissé dans le bas sur une hauteur de 40 centimètres. Par derrière, la traîne est unie, et la largeur qui la produit est détachée de la jupe à partir du milieu, où elle forme un joli pli creux relié ensuite à la ceinture. Un triple tablier en fine vigogne écrue forme la seconde jupe, avec des effilés à grilles noués sur chaque bord ; le dernier tombe près du bas du jupon en soie ; ces trois tabliers, drapés régulièrement, viennent se réunir sous le gros pli du jupon de soie. Corsage en vigogne à col montant, et gilet en soie havane ; petites basques plissées derrière avec boutons et cordelières écrues, franges aux bords. Les manches en vigogne se terminent par un coulissé havane. Un vêtement demi-ajusté, de forme cuirasse, complète l'aspect général de cette délicieuse toilette. Chapeau en paille anglaise marron, garni d'une écharpe écrue et d'une aigrette marron.

Enfin, une série de costumes, tuniques, tabliers, écharpes, corsages ou vestons en tissus à jour ou broderie anglaise font merveille sur d'élégants jupons en soie claire.

Mary d'AUBERVILLE.

Descriptions des planches dans le texte.

P. N° 215 (voyez page 349).

1. Costume de bain en *escot* bleu-marine, pantalon et blouse, entourés de ruches en lainage jaune ; écharpe, ceinture jaune à bouts frangés serrant la taille. — Bonnet garni d'une ruche bleue.

2. Toilette d'une petite fille de six ans, en vigogne bleu pâle ; robe princesse courte, terminée par un volant coupé en biais, de 15 cent, de haut, surmonté d'un large velours noir. Col marin dans le haut et revers en velours noir se continuant par une écharpe en velours noir, croisée sur la poitrine, et qui vient s'attacher à des boutons de velours posés au bas de la taille derrière, pour retomber ensuite en longs et larges pans frangés. — Chapeau de paille à bord retroussé derrière, doublé et garni de velours noir avec plume bleue sur le dessus.

3. Baby de trois ans. Robe de flanelle rose ; jupon plissé à plis plats partant de la ceinture ; corsage plat à postillon plissé derrière, décollé en carré, avec un plastron tablier encadré de ruches blanches qui en suivent tous les bords extérieurs et le haut du corsage ; des petits nœuds en velours noir marquent le milieu du tablier en le garnissant. Manches courtes et ruches blanches. — Chapeau jardinière en paille de fantaisie orné de velours noir et de marguerites.

G. N° 432 (voyez page 354).

1. Toilette de percale satinette à raies bleues et blanches. Tunique en batiste bleue avec broderie et dentelé bordé de bleu. Cette tunique, très-relevée des côtés, est assez longue derrière. — Chapeau en paille d'Italie, garni de velours noir et d'une guirlande de boutons de bluets.

2. Toilette en faille bleu-marine et oxford de soie nuance bleu-porcelaine et rayures roses. La jupe est garnie dans le bas d'un volant d'oxford surmonté d'un haut volant de faille à tête. Deux biais de faille, surmontés de deux biais d'oxford, sont posés en tablier et arrêtés de côté par des nœuds. La tunique forme des pans encadrés d'une broderie sur tulle. Corsage en oxford avec manches et revers en faille garnis de tulle brodé. Colerette en valenciennes. — Chapeau à fond coulissé, garni de faille bleu-marine et d'un bouquet de fleurs des champs. (Notre planche coloriée n° 4153, annexée au présent numéro, représente cette même toilette vue de dos.)

G. N° 439 (voyez page 355).

1. Mantelet à dos de pèlerine en grenadine noire, garni de passementeries de jais et d'une frange dont chaque brin est formé de quatre petits glands. Le milieu du dos est resserré par un pli creux, ce qui augmente l'ampleur du bas ; ce pli est formé à l'extrémité du capuchon avec un gros gland *graine d'épinard* sortant d'un *macaron* perlé. — Chapeau en paille noire, garni de gaze bleue très-pâle et de roses églantines. Des nœuds de ruban semblable, gracieusement disposés avec une rose thé, en relèvent le bord par derrière.

2. Mantelet *Belle-Paule* en sicilienne noire, d'une forme élégante et nouvelle ; d'un côté il y a un large pan carré tombant, muni dans le bas, d'une poche carrée aussi, rayée de jais et garnie de nœuds aux quatre coins, puis de trois boucles mousquetaire ; l'autre côté est croisé sur la poitrine et fixé derrière sous un gros nœud de faille. Une frange de jais entoure le bord du mantelet par derrière et la partie croisée ; une passementerie de jais, avec une dentelle noire ruchée encadre l'intérieur ; enfin le pan unique tombant est entouré complètement de passementerie perlée et de dentelle. — Chapeau *Henri IV* en paille blanche, garni de velours noir et d'une touffe de quatre plumes sur le dessus. Un bouillonné de gaze rose orne le dessous de la passe.

Description de la planche coloriée n° 4153.

1. Toilette en foulard et taffetas rose. La jupe est garnie derrière de cinq volants plissés en taffetas rose ; devant, tablier en foulard et biais de taffetas formant un petit tablier en pointe. Tunique *Pompadour* s'ouvrant sur un gilet rose avec volant de 10 centimètres en foulard. Manche en foulard garnie de deux plissés de taffetas et d'un volant de foulard à tête. — Chapeau en paille d'Italie, relevé derrière avec nœud de faille rose et bouquet de fleurs des champs.

2. Toilette faille bleu-marine et oxford de soie. La jupe bleue est garnie dans le bas d'un volant d'oxford de 10 centimètres, surmonté d'un très-haut volant bleu à tête. Tunique en oxford formant des pans entourés de broderie blanche sur tulle. Le pouff est soutenu par une ceinture en faille bleu-marine. Corsage à basque ronde avec manche et collerette en faille, un biais de faille est posé dans le dos. — Chapeau en paille avec fond en tulle. Garniture de faille bleu-marine doublée de rose. Touffe de petites roses dessus et dessous. (Notre gravure noire n° 432, page 354, représente cette même toilette de face.

LETTRES D'UNE DOUAIRIÈRE

Il y a une vingtaine d'années, je voyais souvent à Saint-Germain, où il possédait une maisonnette charmante, un artiste d'un immense talent, bien oublié aujourd'hui, mais qui sous le premier empire, et sous la Restauration surtout avait joui d'une très-grande réputation. — Je veux parler du baron Boucher-Desnoyers, notre premier graveur français à qui nous devons la reproduction de toutes les œuvres de Raphaël, ce qui lui valut la baronnie.

Chez Boucher-Desnoyers, je rencontrais quelquefois un peintre, jeune encore alors, mais dont le talent, un peu précieux peut-être parfois, mais toujours charmant, commençait à entrer en pleine lumière. Ce peintre était Hamon, mort dernièrement dans le Var, à Saint-Raphaël, et qui, à l'époque dont je parle venait d'exposer son délicieux tableau : « *Ma sœur n'y est pas*, » tableau qui fut le piédestal de sa gloire. Je me souviens, à cette occasion de la colère qu'il ressentait et qu'il exprimait tout haut, contre celle qu'on appelait alors l'impératrice, et dont les courtisans, pour avoir voulu faire *trop de zèle*, l'avaient profondément blessé.

La souveraine, ayant vu le tableau d'Hamon, s'en était enflammée et avait envoyé demander à l'artiste quel prix il en voulait. A cette époque, les tableaux, quelque jolis qu'ils fussent, n'étaient point montés encore aux prix fantastiques, et surtout fantaisistes, qu'ils ont atteints aujourd'hui : aussi Hamon se contenta-t-il de demander six mille francs pour son œuvre. Cette somme parut pourtant si extravagante aux marchands de Sa Majesté, qu'ils se permirent de n'en offrir à l'artiste que la moitié.

On comprend quelle fut la colère d'Hamon devant cette offre vraiment ridicule, aussi envoya-t-il très-carrément promener ces messieurs de la cour; mais comme l'impératrice avait vraiment envie du tableau, ils revinrent le lendemain offrir quatre mille francs, et le surlendemain cinq mille, toujours avec le même succès... de refus.

Pendant que tous ces pourparlers avaient lieu, un marchand belge, acheteur de tableaux par état, et qui se trouvait en ce moment même en rapports d'affaires avec Hamon, flairant un coup de filet à faire, lui donna bravement les six mille francs que le peintre avait fait demander à l'impératrice, et « *Ma sœur n'y est pas* » devint sa propriété. On comprend que, quand les acheteurs impériaux revinrent enfin avec la somme primitivement fixée pour ce charmant tableau qu'ils avaient marchandé comme on marchandait des pommes, ce fut une tout autre gamme : ce fut au Belge qu'ils eurent affaire cette fois. Celui-ci leur demanda crânement dix mille francs de cette même toile, dont il avait, dit-il, le placement en Angleterre. Il fallut en passer par là; ce qui mit l'honnête Hamon dans une colère bleue, car il était pauvre alors, ce dont sans doute on avait voulu abuser. Aussi, quand il racontait cette anecdote, ce qui lui arrivait très-souvent, vous ne sauriez croire l'âcreté dont il assaisonnait ses paroles.

— Et dire, s'écriait-il, qu'on se sert de nos deniers pour

donner dix mille francs à un Belge d'un tableau dont on a refusé six mille francs à un pauvre artiste français !...

Du reste, c'est une chose vraiment étrange que la variation qui se produit dans le prix de vente des tableaux, même des toiles qui sont l'œuvre des plus grands maîtres. Je ne saurais vous en donner un plus frappant exemple qu'en vous faisant suivre les curieuses fluctuations d'un délicieux tableau de Decamp, *les Singes cuisiniers*.

L'artiste était en train de le peindre, quand un agent de change de ses amis, M. F..., entrant dans son atelier, fut émerveillé de sa spirituelle composition.

- Combien cette jolie singerie ? lui demanda-t-il en riant.
- Trois mille francs, pour vous, répondit Decamp.
- C'est bien... affaire faite !... dit M. F...

Puis il dépose les trois mille francs, cause quelques instants et s'en va.

Le lendemain, lord Seymour fait une visite à Decamp, reste comme M. F... en admiration devant ses singes, et comme M. F... encore demande le prix du tableau; mais cette fois l'artiste répond que sa toile n'est plus à vendre.

— Est-il indiscret de vous demander à qui elle est et combien vous l'avez vendue ? fit lord Seymour, fort contrarié de ne pouvoir acheter un tableau qui lui plaisait si fort.

— Non, mylord, répond gaiement Decamp; je l'ai vendu trois mille francs à M. F... et je le regrette, puisque vous avez la bonté de le regretter vous-même.

Aussitôt lord Seymour se rendit chez l'agent de change et lui racheta les singes au prix de six mille francs.

Pendant quelques années, ce tableau brilla de tout son éclat dans l'hôtel du noble lord; puis, un beau jour, mylord se lassa de son acquisition, fit faire une grande vente, et le tableau des singes fut racheté neuf mille francs par le même M. F... qui l'avait vendu six mille au riche Anglais.

Quelques années se passent encore, et, fût-ce caprice, fût-ce en raison de ses affaires, l'agent de change ayant fait à son tour une vente de sa galerie, *les Singes cuisiniers* montèrent à quinze mille francs. Mais leur odyssee ne devait point en rester là, car depuis ils furent encore vendus deux fois : la première, ils montèrent à vingt-deux mille francs; la seconde, à trente mille.

Tout cela est fort bien ! Ce qui m'attriste, c'est la pensée que ce pauvre Decamp, le créateur de cette œuvre qui trouve tant d'amateurs, n'a eu dans tout cela que trois mille francs pour sa part de travail et d'esprit. On sait, du reste, que c'était chez lui un goût fort prononcé que de peindre des singes. Ainsi, un jour, la duchesse d'Orléans lui ayant demandé de lui faire un dessin sur son album, — les albums étaient très à la mode alors, — il exécuta un vrai petit chef-d'œuvre.

Imaginez un singe habillé en Joconde, avec le classique manteau couleur abricot, la toque noire à plume blanche, tirant les cordes d'une guitare pour accompagner sa douce voix. Et il fallait voir de quelle façon conquérante il avait l'air de chanter :

J'ai longtemps parcouru le monde,
Et l'on m'a vu de toutes parts
Courtisant la brune et la blonde...

Il y avait de quoi se tordre de rire ! Car rien n'y manquait : les yeux en coulisse, la bouche en cœur, enfin tout l'aspect triomphant du scélérat d'amour...

On avait bien raison alors de surnommer Decamp le père des singes...

Mais quel prix doit valoir ce singe-là aujourd'hui !...

Comtesse DE BASSANVILLE.

A TRAVERS LA FRANCE

Nous avons eu déjà occasion de signaler à nos lecteurs une intéressante publication hebdomadaire de la librairie Hachette, qui s'adresse surtout aux jeunes gens et dont de plus vieux, néanmoins, pourraient faire encore leur profit. Les numéros du *Journal de la Jeunesse* qui ont paru pendant le premier semestre de 1874, et qui forment le premier volume de cette année, contiennent des éléments si variés, si attachants, si bien faits pour occuper utilement les loisirs d'un grand nombre de personnes, que nous n'hésitons pas à recommander de nouveau cette charmante publication, qu'on pourrait appeler, à bon droit, l'Encyclopédie du jeune âge.

Les nombreuses études de tout genre, les souvenirs de voyages, les récits et nouvelles y sont accompagnés de fines illustrations qui les font mieux comprendre, les animent et en rehaussent l'attrait. On pourra s'en faire une idée par les quelques dessins



Château de Jacques Cœur, à Boissey, près Roanne.

(il en est de plus grande dimension) que l'aimable obligeance des éditeurs nous permet de reproduire aujourd'hui (1).

Le premier appartient à une série dont le titre indique tout de suite l'objet. Il représente le manoir de Boissey qui s'élève dans la petite plaine de Roanne à dix kilomètres à l'ouest de cette ville, au milieu des prairies et tout près des bois.

Cette habitation féodale n'a que deux tours, dont la plus grosse et aussi la plus haute a quelque peine à montrer la pointe de son toit aux voyageurs qui parcourent le chemin de fer de Saint-Germain des Fossés à Roanne. M. A Saint-Paul nous apprend qu'elle a eu pourtant d'illustres possesseurs depuis le *xv^e* siècle; mais elle fut pour eux l'asile du repos, et non une citadelle de refuge. L'un des maîtres de la terre de Boissey fut le célèbre argentier de Charles VII, Jacques Cœur, qui ne songea nullement à s'y défendre lorsque des intrigants et des envieux lui firent perdre ses biens et sa patrie. Guillaume Gouffier, un de ses juges, prit parmi sa part des dépouilles le château de Boissey, et le transmit à ses descendants.

Bien que le manoir n'ait point d'annales, et que les machicolis qui le couronnent n'aient jamais été qu'une innocente

¹ Voyez, en même temps que les articles intitulés : *Dans les airs*, et *l'Amour maternel chez les oiseaux*, celui qui concerne les *Hannetons* (page 356), dont nous regrettons également de ne pouvoir donner que des fragments.

menace, la vue qu'en a donné le *Journal de la Jeunesse* n'en a pas moins son intérêt au point de vue archéologique et pittoresque. — R. H.

DANS LES AIRS

Depuis la belle ascension aérostatique exécutée à grande hauteur par MM. Barral et Bixio, il y a déjà plus de vingt ans, le nombre des voyages aériens a été très-considérable; mais, pendant le cours de ces expéditions, le 22 mars de cette année, MM. Crocé-Spinelli et Sivel ont exécuté une belle ascension dans le ballon *Etoile polaire*, et ils ont conduit leur nacelle jusqu'à une altitude de 7400 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Il est très-rare que les oiseaux eux-mêmes puissent s'élever à de pareilles hauteurs; la plupart ne dépassent pas 2000 mètres.

A la hauteur de 5000 mètres, MM. Crocé-Spinelli et Sivel lancèrent un pigeon voyageur par-dessus bord; il voulut d'abord revenir dans sa cage, après avoir sondé des yeux l'abîme



Pigeons lancés par des aéronautes.

atmosphérique qui s'ouvrait sous la nacelle. Il fut chassé par les aéronautes; il se décida enfin à battre des ailes, et, voyant que ses efforts étaient vains, il descendit, les ailes ouvertes, en décrivant des cercles d'un grand diamètre jusqu'au moment où il rencontra des couches d'air plus favorables à son vol.

M. Glaisher, l'illustre savant anglais, qui a atteint les plus hautes régions atmosphériques où l'homme ait jamais pénétré et s'est élevé jusqu'à l'altitude de 10 000 mètres au-dessus du niveau terrestre, a souvent lancé des pigeons aériens; il en a vu quelques-uns se laisser tomber tout à fait inertes, sans battre des ailes, et arriver ainsi, comme un corps qui tombe, jusqu'à des régions inférieures.

Un de ces oiseaux se montra un jour beaucoup plus avisé: lassé des mauvais traitements que lui faisaient endurer les voyageurs pour l'exciter à quitter la nacelle et à prendre son vol, il alla se percher tout en haut du ballon, à côté de la soupape, et il attendit là que le navire aérien se fût rapproché de terre.

L'AMOUR MATERNEL CHEZ LES OISEAUX

Je me demande si nous aimons autant nos enfants que les oiseaux leurs petits. Comme ils leur sont dévoués! comme ils travaillent pour eux! Ils ne perdent pas une minute, ils sont constamment en quête de nourriture.

Qui n'a vu, à la campagne, les verdiers établir leur nid dans les haies et apporter la becquée à leurs petits ?

Quant aux chardonnerets, — les plus charmants petits oiseaux de notre climat, — ce sont à peu près les seuls chez lesquels la captivité ne détruit pas l'amour maternel. On les voit même nourrir leurs petits à travers les barreaux d'une cage. Leur tendresse pour leur progéniture est telle qu'elle développe merveilleusement leur intelligence. Le docteur Franklin raconte que des chardonnerets avaient construit leur nid sur une branche qui était trop grêle pour lui servir de soutien. Lorsque la couvée fut éclos, les parents s'aperçurent que le poids de la famille croissante était trop considérable pour la branche. Cette dernière allait céder, mais l'amour des parents pour leur progéniture sut pourvoir à la nécessité : ils enlacèrent dans la branche où nichait leur famille une branche plus forte et sauvèrent leur nid.

Snell raconte qu'un rouge-gorge mâle avait été pris avec ses petits et porté dans une chambre. Il se consacra à les soigner ; il les nourrit, les réchauffa, et finit par les élever heureusement. Huit jours plus tard environ, l'oiseleur mit dans la même pièce un autre nid avec de jeunes rouges-gorges ; lorsque la faim fit crier ceux-ci, le vieux mâle s'empressa d'arriver, les considéra longtemps, puis, courant à sa mangeoire, y prit des larves de fourmis, les leur apporta, les éleva, en un mot, avec autant de tendresse que ses propres petits.

Nous donnerons une idée de l'amour qu'il a pour eux, en citant un exemple pris entre mille :

Un gentleman avait fait préparer une de ses voitures avec des paniers d'emballage et des caisses qu'il voulait envoyer à Warthing, où il devait se rendre lui-même. Le voyage fut différé de quelques jours, puis de quelques semaines. En conséquence, il fit placer le chariot tout arrangé sous le hangar. Un couple de rouges-gorges fit son nid dans la paille qui se trouvait protéger ces objets d'emballage. Les oiseaux avaient couvé leurs œufs un peu avant que le chariot se mit en route. La mère, nullement effrayée par le mouvement de la voiture, quittait seulement son nid de temps en temps pour voler vers la haie voisine où elle cherchait à manger pour ses petits, leur apportant ainsi tour à tour la chaleur et la nourriture. Le chariot et le nid arrivèrent à Warthing. L'affection de l'oiseau avait été remarquée par le charretier. Il eut soin, en déchargeant, de ne point maltraiter le nid des rouges-gorges. La mère et les petits retournèrent sains et saufs à Walton-Heath, l'endroit d'où ils étaient partis. La distance que la voiture avait parcourue, en allant et en revenant, n'était pas moindre de cent milles.

Un acte d'un tel dévouement, dit le docteur Franklin, auquel nous empruntons ce récit, mériterait le prix Montyon si la nature distribuait des prix, et si la récompense de leurs bonnes actions n'était dans le cœur même des oiseaux.

Ernest MENAULT.

LA VIE PARISIENNE

Le *high-life* continue de désertir Paris, et c'est à qui s'empressera d'aller chercher plus ou moins loin un refuge contre la chaleur. La vie à la campagne sera d'autant plus animée, cette année, que les passe-temps hippiques restent à l'ordre du jour. On courra en famille, et les steeple-chases privés seront au programme de toutes les réunions.

A quoi peut-on reconnaître qu'une femme aura de l'ordre dans son intérieur ?

Un philosophe serait bien embarrassé de répondre, mais la philosophie n'est point ce qui gêne la *Liberté*, et voici comment la courriériste de modes de ce journal, où l'on ne doute de rien, croit devoir trancher la question :

« On peut juger du caractère d'une nouvelle mariée d'après son premier peignoir. Celle qui choisit la toile la plus fine et la plus neigeuse, ornée d'entre-deux brodés, préférablement à tous les bouillonnés blancs rehaussés de rubans, aura de l'ordre et de la distinction dans son intérieur. »

Voilà les jeunes époux fixés !

La toile la plus fine et la plus neigeuse... avec des entre-deux brodés.

Il est fâcheux que l'ordre dans l'intérieur ne paraisse pas, d'après cela, à la portée de tout le monde.

A propos de mariées, voici une annonce copiée dans le *Journal des Mariages*, organe spécial :

COIFFURES DE MARIÉES, 5 francs.

(Location de cheveux compris.)

« Location de cheveux compris... » Comme cela doit faire rêver un futur !

A. Z.



Un nid de rouges-gorges.

PLANCHE G. N° 432. — DESCRIPTION PAGE 350.



TOILETTES DE VILLE D'EAUX
 Modèles de la maison Jourdan et Aubry.



A. Leroy, imp. r. des Miroirs 66.

Ad. Goubaud et fils Ed^r Paris

1153 1153

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Crochets - Rigentes de M^{me} De Vertus Sœurs, 4, Aubert, 12.

Lait Antéphélique de Candès et C^{ie} Boul. S^t Denis, 26.

Entered at Stationers' Hall.

LONDON Ad. Goubaud Son. 30, Henrietta Street, Covent Garden W.C.

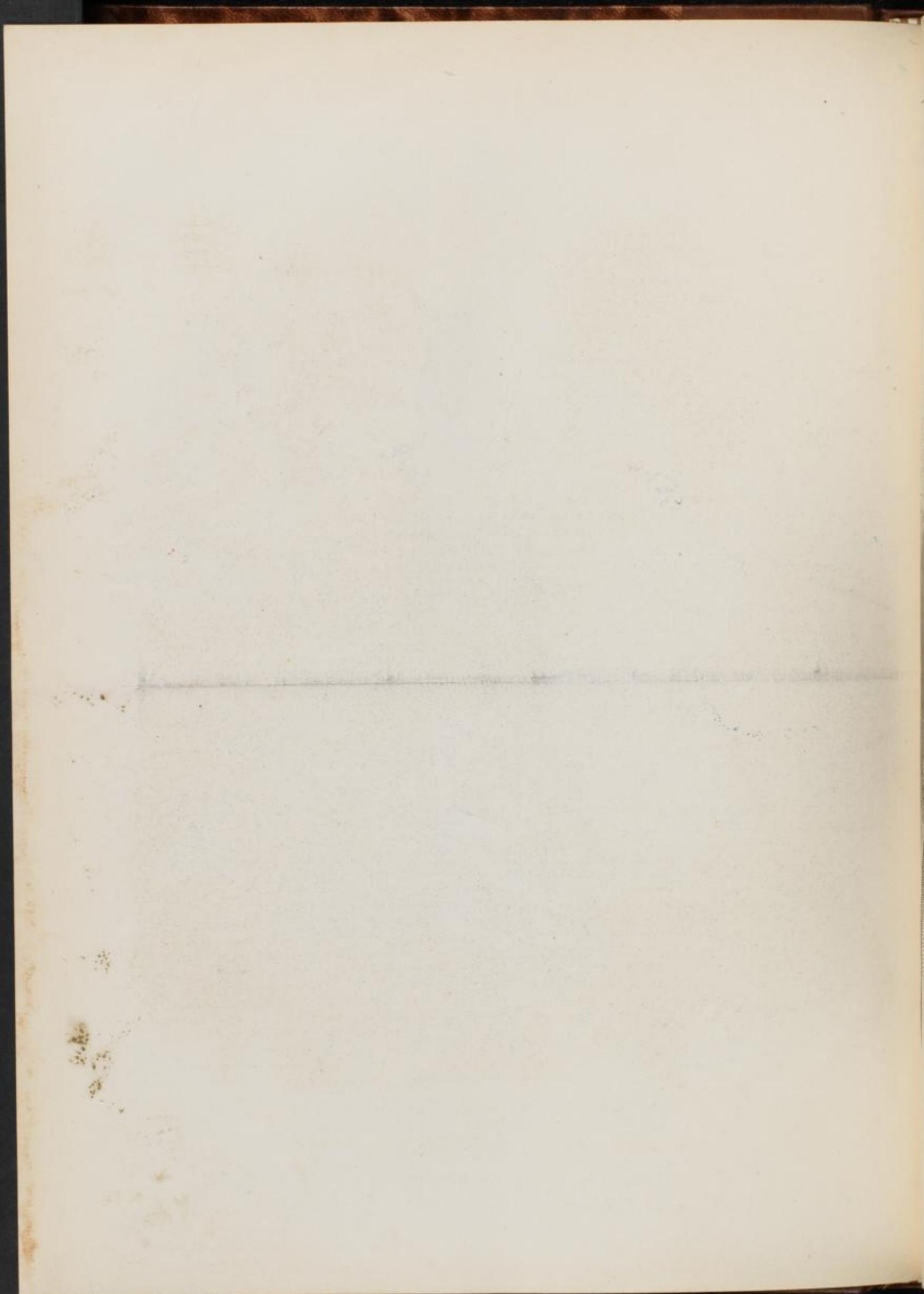


PLANCHE G. N° 439. — DESCRIPTION PAGE 350.



CONFECTIONS

Modèles de M^{me} Hermantine Du Riez (8, rue Halévy).

LE HANNETON

Les premières chaleurs ont fait apparaître des légions de hannetons que l'on voit bourdonner follement le soir autour des arbres couverts de leur verte parure.

Disons tout de suite que l'agriculture ne compte pas de plus redoutable fléau. A l'état de larve, il tue nos arbres et nos légumes en détruisant leurs racines; à l'état d'insecte, il dévore leur feuillage.

La nature a heureusement donné à l'homme, contre ce terrible ennemi, des auxiliaires sans lesquels il ne pourrait que difficilement lui résister. Tout d'abord les corbeaux, les pies, les alouettes et les bergeronnettes détruisent une quantité considérable d'œufs ou de jeunes larves, lorsque la charrue les amène à la surface du sol. Puis, quand le ver blanc est devenu



Hannetons (mâle et femelle).

adulte, la taupe lui fait une chasse incessante et le poursuit dans ses derniers retranchements. Enfin, les moineaux, les pies, les hiboux, les mésanges, les chauves-souris, les hérissons, les grenouilles et les couleuvres détruisent les hannetons par milliers dès qu'ils font leur apparition.

Faut-il ajouter que les services que nous rendent ces auxiliaires sont singulièrement méconnus. Les corbeaux, pies, alouettes et bergeronnettes sont accusés de manger le grain tandis qu'ils détruisent les œufs d'insectes nuisibles; la taupe est pourchassée cruellement, et les ennemis du hanneton lui-même, aussi bien le moineau que le hibou, le hérisson ou la couleuvre, sont victimes de préjugés populaires non moins regrettables.

Aussi qu'arrive-t-il? C'est que l'homme, privé par sa faute du concours de ces auxiliaires, en est réduit à faire lui-même la guerre aux hannetons, et le fléau croît d'année en année. Ainsi, en deux semaines, on a recueilli, rien que dans le bois

de Vincennes, 4 hectolitres de hannetons par jour; or, un hectolitre contient en moyenne 35 250 hannetons, ce qui fait qu'en quinze jours on a détruit dans ce bois 2 115 000 hannetons qui auraient produit environ 65 millions de vers blancs.

Donc, guerre aux hannetons, si nous voulons voir nos champs, nos vergers et nos bois à l'abri de leurs dévastations. Et, en même temps que nous déclarons la guerre à ces insectes, étendons notre protection sur tous les pauvres animaux méconnus qui nous aident à les combattre.

Th. LALLY.

LE

LEGS DE LA PAUVRE BERTHE

(NOUVELLE.)

I

C'était un soir du mois de janvier; le temps était froid, noir et humide. La pluie n'avait cessé de tomber toute la journée; les fiacres n'avaient pas quitté leurs stations, les cochers grelottant sur leurs sièges s'enveloppaient dans leurs manteaux et abaissaient le plus possible leurs chapeaux sur leurs visages. Le gaz même semblait avoir perdu son éclat, et ne répandait qu'une lueur vacillante sur le pavé des rues et dans l'intérieur des boutiques.

Il y avait comme un rideau humide suspendu au-dessus de la grande ville de Paris; les quartiers les plus fréquentés, les boulevards, les places comme les ruelles étroites, tout était morne. On voyait, cependant, quelques voitures qui roulaient en faisant jaillir les flaques d'eau, et des passants qui suivaient les trottoirs d'un pas précipité. Tout le monde, ce soir-là, n'avait qu'un objet en vue, c'était de regagner au plus vite sa demeure. Personne ne s'arrêtait, pas même ceux qui étaient sans asile.

Ces derniers, et ils sont plus nombreux qu'on ne le croit communément, se hâtaient vers les endroits connus d'eux seuls, et où ils espéraient trouver du moins un abri temporaire; car la pluie qui, un instant s'était ralentie, recommençait à tomber à torrents.

S'il faisait si mauvais dehors, il y avait des demeures dans l'intérieur desquelles régnaient le bien-être et le bonheur.

Dans le salon d'un superbe hôtel situé en un quartier tranquille, non loin de la Chaussée-d'Antin, une joyeuse famille était assemblée.

Un grand feu brillait dans la cheminée; des lampes en métal, dont quelques-unes étaient incrustées d'or, répandaient une douce lumière dans l'appartement; un riche tapis couvrait le parquet, et tout le mobilier, jusqu'aux précieuses bagatelles dont étaient chargées les étagères, donnait l'idée du luxe et de la fortune.

M. Constantin était effectivement un homme riche, très-riche. Il était à la tête d'une importante maison de banque, et l'on comptait par centaines les millions qu'il remuait annuellement; aussi, les profits qu'il retirait de ses entreprises étaient-ils considérables; c'était presque une fortune qu'il gagnait tous les ans.

Le soir dont nous parlons, M. Constantin était d'excellente humeur. Ce même jour, il avait arrêté le compte de ses affaires pendant l'année précédente, c'est-à-dire qu'il avait clos son inventaire annuel. Puis, selon son habitude, il avait présidé le dîner qu'il donnait, à cette époque, dans un restaurant en renom, à ses commis et aux employés de sa maison.

Pendant le repas, il s'était montré gai, aimable; et, après

avoir chargé son principal commis de faire les honneurs à sa place, il s'était retiré, en laissant après lui une excellente impression de libéralité envers ses subordonnés.

Il était arrivé chez lui dans la même disposition d'esprit; et, quand, les pieds dans ses pantoufles et enveloppé dans sa robe de chambre, il se renversa dans son fauteuil auprès de la cheminée, ses enfants se réunirent autour de lui et écoutèrent, avec de joyeux éclats de rire, les anecdotes amusantes qu'il avait recueillies dans la journée.

En ce moment, une scène bien différente se passait au dehors. Une femme se tenait debout, immobile, devant l'hôtel de M. Constantin. Le parapluie, qu'elle tenait ouvert au-dessus de sa tête, ne la protégeait qu'imparfaitement contre la pluie, qui ruisselait le long de sa robe et formait une mare sous ses pieds.

Mais elle ne s'inquiétait pas de si peu de chose. Après avoir tourné la tête tout autour d'elle, elle leva un regard plein d'anxiété vers les fenêtres de l'hôtel, dont les épais rideaux n'interceptaient pas complètement la lumière du feu et des lampes.

Enfin, elle prit une résolution, traversa la rue, monta les degrés de l'escalier de pierre, et, faisant un puissant effort, mais d'une main tremblante, elle sonna à la porte de M. Constantin.

Un domestique vint ouvrir, et, au bout de quelques secondes, entra dans le salon pour annoncer à son maître qu'une femme était là, et désirait lui parler.

— Une femme, quelle femme? qui est-elle? demanda le banquier.

Le domestique répondit qu'il ne la connaissait pas et ne l'avait jamais vue; — qu'elle avait un air convenable, mais que, quant à son nom, elle n'avait pas voulu le donner.

— En ce cas, je ne la recevrai pas, répondit M. Constantin; dites-lui que je suis occupé.

Puis, se tournant vers sa femme, il ajouta :

— Peut-être est-ce à toi qu'elle a affaire, mon amie; mais il importe peu. Fais-lui dire que tu n'es pas libre en ce moment.

— C'est ce que je lui ai dit, monsieur, répliqua le domestique respectueusement; mais elle m'a supplié de vous transmettre sa prière. Elle prétend que ce qui l'amène a une importance sérieuse et qu'elle est venue tout exprès de la Chapelle.

— De la Chapelle! Pauvre femme! Et par un temps pareil! dit madame Constantin en s'interposant. Est-ce qu'elle a une voiture?

— Oh! non, madame, répondit le domestique, elle a dû faire tout le chemin à pied, car elle a l'air bien fatigué, et elle est mouillée jusqu'aux os.

— N'importe, reprit M. Constantin, contrarié d'avoir été interrompu dans sa quiétude; dites-lui que l'heure des affaires est passée pour aujourd'hui, et je ne peux pas admettre qu'on me dérange ainsi. Qu'elle vienne demain à la maison de banque.

Mais, en ce moment, M. Constantin remarqua l'expression d'intérêt et de compassion qui s'était peinte sur le visage de Berthe, sa fille aînée.

— Attendez, dit-il au domestique, au moment où celui-ci allait quitter le salon; dites à cette femme que si l'affaire dont elle a à m'entretenir est importante, elle me fasse passer son nom. Sans cela, je ne la recevrai pas.

Le domestique ne tarda pas à revenir.

Elle se nomme Renaud, dit-il.

— Renaud, Renaud, reprit M. Constantin... de la Chapelle; c'est, sans doute, la femme de ce... dites-lui que cela n'est pas possible, — qu'elle vienne à mon bureau dans la journée; à moins, pourtant...

Et il s'arrêta.

— C'est bon, c'est bon, ajouta-t-il, au bout d'un instant: faites-là entrer, et je vais aller lui parler.

M. Constantin quitta le salon, et revint après une absence de dix minutes au plus.

Il y avait un certain air d'animation sur son visage, et il murmurait quelques paroles, parmi lesquelles on distingua celles-ci: — Voilà, en vérité, une façon impertinente de s'introduire chez les gens!

— Qu'est-ce que voulait cette femme, mon ami? demanda madame Constantin; est-ce une demande qu'elle avait à te faire?

— Une demande très-déraisonnable, répliqua le mari; elle s'est montrée presque insolente, à force d'insister.

— De quoi s'agissait-il donc? reprit madame Constantin, dont la curiosité se trouvait excitée.

— En deux mots, voici le fait, répondit le banquier: le mari de cette femme est un petit commerçant, un libraire de peu d'importance, je crois; il a été assez fou pour se porter garant de son frère, qui me doit de l'argent, et, de cette façon, il s'est mis dans l'embarras.

— Ah! dit madame Constantin, d'un ton d'intérêt.

— Oui, continua le banquier. Aujourd'hui, ce Renaud ne peut payer la dette, et il perd la tête. Il craint que mon homme d'affaire ne donne suite aux menaces qu'il lui a faites. J'imagine qu'il m'a envoyé sa femme pour qu'elle fit appel à mes sentiments d'humanité.

— La somme est-elle considérable? demanda madame Constantin.

— Non, répondit le mari, quelques centaines de francs. Mais s'il n'était pas en état de payer, il ne devait pas répondre pour un autre, c'est ce que j'ai dit tout à l'heure à sa femme. Elle m'a répondu à cela d'une façon assez impertinente, que si c'était à recommencer, ils le feraient encore. Je lui ai répliqué naturellement que, les choses étant ainsi, ils devaient en subir les conséquences. Alors elle s'est mise à se lamenter, en disant que son mari n'était pas fort de santé, qu'il était malade de la poitrine; qu'elle avait une jeune famille à nourrir et à élever; que les temps étaient durs, et autres choses pareilles. Mais, comme je le lui ai dit, ils auraient dû penser à cela auparavant.

— Ainsi, si je ne me trompe, reprit madame Constantin, elle te demandait de renoncer à ce qu'elle te doit et de lui en faire la remise?

— Non, pas exactement du moins, elle n'a pas eu l'audace de s'expliquer aussi clairement, quoique, après tout, cela revient au même. Non, elle venait me demander du temps pour payer, comme si le temps ne valait pas de l'argent. Elle a parlé de s'acquitter par à-compte; si je consentais à retirer le billet des mains de l'huissier, ce que, certainement, je ne ferai pas, et je le lui ai déclaré positivement.

— Mais est-ce que tu n'aurais pas pu lui accorder cette faveur, mon ami? se hasarda à dire madame Constantin.

— Certainement non, répondit le banquier. Quand une affaire de ce genre est allée si loin, je ne peux plus intervenir. Une fois qu'elle est sortie de mes mains, je ne m'en mêle plus, comme je l'ai dit à cette femme; si elle a des propositions à faire, cela regarde l'huissier et pas moi. Si l'on faisait les affaires de cette façon, l'on n'arriverait jamais à rien, et il serait inutile d'avoir un homme d'affaires à son service. D'ailleurs, tout le monde sait ce que valent de telles promesses; une fois que l'épée n'est plus suspendue au-dessus de leur tête, ils ne pensent pas plus à vous payer que s'ils ne vous devaient rien du tout. Est-ce que tout ce que je t'explique là ne te semble pas marqué au coin du bon sens, mon amie?

— Et que feront ces pauvres gens, s'ils ne peuvent pas payer? demanda madame Constantin, sans répondre à la question de son mari.

— Oh ! sois tranquille, répliqua le banquier, ils trouveront bien moyen de s'acquitter. Ma chère Laure, ajouta-t-il, tu n'aurais rien compris aux affaires; tu n'as pas idée des mensonges que font ces gens-là, et des inventions auxquelles ils ont recours pour en arriver à leurs fins. Cette femme de tout à l'heure, pourquoi n'est-elle pas venue me trouver à ma maison de banque dans la journée, à une heure convenable, au lieu de se condamner à faire ce soir une course aussi longue et par le temps qu'il fait? Je vais te le dire : elle s'est imaginée qu'elle me prendrait par le côté faible, et que je me laisserais aller à la pitié, en la voyant fatiguée et mouillée jusqu'aux os, mais elle s'est trompée, et elle a vu à qui elle avait affaire. Ce qui m'a le plus ennuyé, ajouta le banquier, c'est l'audace qu'elle a eue de faire appel à un sentiment de chrétien, en me disant que ceux-là sont bénis qui se montrent miséricordieux, et autres choses du même genre. Ah ! il y a des gens qui apprendraient tous les évangiles par cœur, s'ils pouvaient payer leurs dettes de cette façon; mais je suis trop vieux pour m'y laisser prendre.

En parlant ainsi, M. Constantin croyait réellement et de bonne foi qu'il avait été insulté; il était persuadé que la femme Renaud n'avait eu d'autre but, en venant ainsi le trouver, que de le tromper en se jouant de ses meilleurs sentiments. M. Constantin, malheureusement, avait vu plus d'une fois des personnes se servir de la religion comme d'un manteau, pour dissimuler leur malhonnêteté et leurs projets coupables. Aussi, dès que quelqu'un, dans une affaire, invoquait ses sentiments religieux, averti par une triste expérience, il concevait une défiance invincible.

M. Constantin était un homme d'une intégrité rigide. Il est vrai de dire que ses principes n'avaient jamais été mis à une épreuve bien difficile. La fortune l'avait toujours favorisé, et il n'avait jamais eu l'occasion de lutter pour rester fidèle à l'honnêteté. La stricte probité et l'imprudence de contracter une dette que l'on n'était pas en état de payer ne pouvaient dans son esprit se concilier dans quelque circonstance que ce fût. Il voulait bien, comme chrétien et par pure bienveillance, donner, mais il ne pouvait supporter de perdre. Ainsi, il était généreux envers ses domestiques, mais il les surveillait de près; dans ses transactions il n'était rien moins qu'indulgent. Je ne crois pas que M. Constantin eût jamais commis la faute de renouveler un billet ou d'oublier de réclamer un paiement dû par quelqu'un tombé dans le besoin ou dans des embarras pécuniaires.

— Oui, oui, répéta-t-il après un silence de quelques instants, oui, je suis trop vieux pour me laisser prendre. Mais, ajouta-t-il, en voilà assez là-dessus. Allons, Berthe, ma chère enfant, mets-toi au piano et joue-moi quelque chose.

Berthe alla s'asseoir au piano; mais, pendant qu'elle se retournait, une profonde expression de tristesse assombrit pour un instant son visage pâle, et une larme tomba sur le cahier de musique qu'elle avait ouvert devant elle.

Cette larme, cette expression de douleur, échappèrent-elles à l'observation de son père? Le bonheur de M. Constantin semblait être attaché à la vie de sa chère Berthe, et chaque matin, chaque soir, il s'inquiétait, avec une tendresse et une anxiété inexprimables, de la santé de sa chère enfant.

Et elle était mieux, oh ! oui, beaucoup mieux maintenant qu'au commencement de cette saison rigoureuse; son père osait espérer, et ses espérances grandissaient de jour en jour.

Et pendant que la pauvre madame Renaud, la femme du petit libraire, parcourait d'un pas rapide, les joues baignées de larmes, le cœur gros et insensible au froid et à la pluie, la longue distance qui la séparait de la Chapelle, la charmante

Berthe, pour plaire à son père et pour lui rendre son égalité d'humeur, chantait, de sa douce voix et en s'accompagnant elle-même, le morceau qu'elle savait lui être agréable.

Un mois s'écoula.

Un soir que M. Constantin était assis dans son fauteuil, sa femme s'approcha de lui :

— A propos, mon ami, lui dit-elle, est-ce que tu as des nouvelles de ces pauvres gens de la Chapelle ?

— Quelles gens, chère Laure ? demanda le banquier. Je connais plusieurs personnes à la Chapelle.

— Je veux parler du mari de cette femme qui est venue te voir ici, un soir qu'il faisait si mauvais temps, qu'il pleuvait si fort.

— Ah ! les Renaud ! Oui, tout a été réglé : je t'avais bien dit qu'ils payeraient. Ils ont acquitté la dette et les frais la semaine suivante. J'avais complètement oublié cette affaire.

Encore une fois, une expression de douleur passa sur le pâle visage de Berthe. Elle, probablement, n'avait oublié ni cette soirée, ni la pauvre femme.

II

L'été était venu. On avait conduit Berthe à la campagne. C'était sa dernière espérance. Sa dernière espérance, disons-nous; nous nous trompons, car elle avait dans son âme une espérance sur laquelle la mort n'a aucun pouvoir; elle ne formait aucun autre désir pour elle-même.

Elle savait, disait-elle, qu'elle était venue là pour mourir, et elle ne désirait point qu'il en fût autrement.

— Pense donc, mon cher père, pense donc, ma chère mère, répétait-elle, être dans le ciel avec Dieu, y a-t-il une plus belle perspective de bonheur ?

M. Constantin, maintenant, ne donnait plus guère de temps aux affaires. Là, dans la retraite qu'il avait choisie, loin du monde, pour sa chère Berthe, et où il avait accumulé tout le bien-être, tout le luxe que procure la richesse, on aurait peine à reconnaître en lui le banquier si affairé, si actif, dont la signature valait des millions.

Tous les jours, quand le facteur lui apportait ses lettres, il y jetait un coup d'œil à la hâte, et d'un air insouciant, répondait en quelques mots quand cela était absolument nécessaire, puis retournait bien vite auprès de sa fille bien-aimée.

Ses enfants plus jeunes étaient là aussi, mais ils étaient forts et bien portant; c'était sur sa fille malade que se concentraient toutes ses anxiétés paternelles.

M. Constantin craignait, tremblait que Berthe ne fût au terme de son existence, mais il ne voulait pas le croire. A tout moment il attachait sur elle son regard inquiet, et son cœur battait d'espoir quand il croyait remarquer le moindre symptôme d'amélioration.

La première question qu'il adressait le matin à sa femme, qui partageait son chagrin, était :

— Comment va-t-elle ?

Et cette question, il la renouvelait à chaque heure de la journée.

Le ton dont il prononçait ces mots aurait touché le cœur du plus implacable ennemi de M. Constantin.

Enfin, arrivèrent de nouveaux symptômes qui ne laissaient plus d'espoir. Il y eut une consultation de médecins qui recommandèrent un climat plus chaud, le midi de la France.

Avec une rapidité que l'argent pouvait seul procurer, on se mit en route; et, au bout de quatre jours, la jeune malade, complètement résignée, toujours attachée à son espérance, respira l'air embaumé de la Méditerranée.

Mais tout fut inutile.

Le père et la mère s'inclinèrent sous le coup qui allait les frapper, et murmurèrent d'une voix tremblante :

— Mon Dieu ! que votre volonté soit faite et non la nôtre !

Le moment suprême approchait

— Papa, maman, ma chère maman ! murmura Berthe, vous pensez que je vais mourir, n'est-ce pas ?

C'était le soir, le soleil venait de se coucher, et les ombres s'accumulaient autour de la couche de la pauvre enfant. Depuis plusieurs jours, elle n'avait pas quitté sa chambre.

— Vous pensez que je vais mourir, cher papa et chère maman ? répéta Berthe, doucement.

M. Constantin et sa femme ne répondirent que par des sanglots.

— Je sais que je me meurs, dit Berthe, après un court intervalle, et cela ne m'effraye pas... Oh ! non, non, car je me sens en paix et j'espère.

Sa main, faible et transparente, reposait sur la couverture. M. Constantin la prit dans les siennes et la pressa contre ses lèvres.

— Mon père, chère mère, murmura Berthe, puis-je vous parler un peu ce soir ? J'en serai incapable demain ; il y a longtemps que j'en avais le désir. Je t'en prie, ne me quitte pas, chère maman.

Le père baisa, de nouveau, la main de son enfant mourante... il lui était impossible de parler. La mère essuya silencieusement la sueur froide qui couvrait le front de sa fille chérie.

— Et tu ne te fâcheras pas contre moi, cher papa ? continua Berthe.

— Me fâcher ! me fâcher contre toi ! dit M. Constantin, d'une voix pleine de larmes.

— Et tu feras ce que je désire ? murmura Berthe, d'un ton suppliant.

— Tout, tout ce que tu voudras, répondit son père, ému au delà de toute expression.

Qui, en effet, à une heure aussi solennelle, aurait pu refuser quelque chose à cette enfant, dont l'âme était prête à s'élever vers Dieu ?

— Cette soirée où il pleuvait si fort, l'hiver dernier, papa, te la rappelles-tu ? dit Berthe.

M. Constantin réfléchit un moment et secoua la tête, il lui était arrivé tant de choses depuis, qu'il avait bien pu oublier.

— Moi, je ne l'ai pas oubliée, cher père, reprit Berthe. J'y ai pensé bien des fois depuis. Je voulais toujours t'en parler, mais je n'osais pas. Cette pauvre femme, cher papa, tu ne te la rappelles pas ? Elle se nommait Renaud ?

La rougeur monta soudainement au front de M. Constantin.

— Cher papa, continua Berthe, je n'ai pas vu cette femme, mais j'ai retenu tout ce que tu nous en as dit, et j'ai pensé...

La jeune mourante hésita.

— Oui, mon enfant, qu'est-ce que tu as pensé ? demanda M. Constantin, d'une voix presque aussi faible que la sienne.

— J'ai pensé, cher papa, à cette recommandation de Jésus-Christ, que maman m'a enseignée : « Heureux ceux qui sont miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde. »

M. Constantin soupira ; il lui fut impossible d'articuler un seul mot. Si ces paroles lui avaient été rappelées dans un autre temps, et dans d'autres circonstances, il aurait combattu l'idée qu'elles s'appliquassent à lui, du moins ce qui concernait la femme Renaud et son mari ; mais, dans ce moment, et dans la bouche de sa fille mourante, elles lui semblèrent avoir une signification solennelle.

« Et, cher père, continua Berthe en rassemblant tout son courage, tu sais où il est dit : « Si ceux qui possèdent les richesses de ce monde repoussent leurs frères dans le besoin, comment pourront-ils avoir l'amour de Dieu ? »

Cher papa, ajouta-t-elle, je suis sûr que tu as agi selon ce que tu as jugé bien dans ta conscience, mais...

— Non, non, Berthe, interrompit son père en pleurant ; c'est à des heures comme celle-ci que nous voyons les choses telles qu'elles devraient toujours nous apparaître. Je reconnais ma faute ; je me suis montré, en cette occasion, dur et inhumain ; j'ai eu tort. Que Dieu me pardonne d'avoir permis que la prospérité endurcit mon cœur. Mais je suis humble maintenant, ajouta-t-il.

— Ne parle pas ainsi, cher père, dit Berthe ; seulement, promettez-moi tous deux de satisfaire au désir que j'ai formé depuis bien longtemps. Maman, quand je ne serai plus, tu trouvera ma bourse dans le tiroir de ma table. Il y a de l'argent dedans ; tu sais que tu voulais que j'en eusse, et que mon oncle, pour ma fête, m'a envoyé un billet de banque. Je n'en ai pas fait usage, je n'en avais pas besoin. Eh bien, je voudrais, quand vous serez de retour à Paris, et que papa aura le temps, je voudrais qu'il s'informât de ce Renaud : Tu te souviens, cher père, que la femme te dit que son mari était, comme moi, poitrinaire. Peut-être qu'il se meurt maintenant, comme moi ; et la pauvre femme et ses enfants peuvent être dans le besoin. Si tu vois qu'elle t'ait dit la vérité et qu'elle soit malheureuse, voudras-tu lui donner mon argent ? Tu n'en as pas besoin, toi, n'est-ce pas, papa ? Et puis, il ne sera pas nécessaire de lui dire, tu sais, que c'est mon legs, le legs de la pauvre Berthe.

III

Au commencement de l'automne, un matin de bonne heure, un monsieur en deuil se dirigeait du côté de la Chapelle Saint-Denis. Le chagrin avait laissé des traces profondes sur son visage, et l'on sentait que son calme apparent n'était dû qu'à une lutte intérieure de tous les instants.

Après une marche de plus de trois quarts d'heure, ce monsieur s'arrêta enfin, regarda autour de lui, comme quelqu'un qui cherche quelque chose, consulta un memorandum qu'il tira de sa poche et, après un instant d'hésitation, il entra dans une humble boutique située un peu plus loin.

— Pourriez-vous m'indiquer, demanda-t-il à la femme qu'il vit au comptoir, où je pourrai trouver un libraire qui habite de ce côté, et qui se nomme Renaud ? Je m'étais imaginé qu'il demeurait dans cette maison ; mais il faut que je me sois trompé, ajouta-t-il, en jetant les yeux autour de lui.

— Je ne saurais vous dire, monsieur, répliqua la femme. Il n'y a pas longtemps que nous sommes ici. Renaud, répéta-t-elle, c'est, je crois, le nom de la personne qui occupait cette boutique avant nous, et il me semble avoir entendu dire que c'était un libraire, en effet.

— Savez-vous où il demeure, maintenant ? demanda l'étranger, avec certaine agitation.

La marchande répondit qu'elle ne savait rien de ce M. Renaud.

— Les gens comme eux, ajouta-t-elle, assez sèchement, car elle voyait bien qu'elle n'avait pas affaire à un client, les gens comme eux n'avaient pas le temps de s'occuper de leurs voisins, ni de ce qui ne les regardait pas ; à plus forte raison ne s'inquiétaient-ils pas de savoir ce que devenaient ceux dont ils prenaient la place.

Elle avait entendu dire, cependant, que le libraire n'avait pas fait fortune dans la boutique, et cela était assez probable, à en juger d'après la façon dont allaient ses propres affaires, dit-elle.

— J'ai de sérieuses raisons pour vous adresser ces questions, ma bonne dame, répliqua le monsieur, avec douceur, et je

suis fâché de vous avoir dérangée. Mon nom est Constantin.

Mais le nom de Constantin, quelque réputation qu'il eût à Paris, dans le quartier de la finance, n'avait aucun prestige dans cette petite boutique de la Chapelle, et celui qui le portait se trouva sur le pavé de la rue, assez embarrassé de qu'il devait faire.

Mais M. Constantin était résolu et persévérant. Il s'informa à toutes les portes voisines, toujours sans succès. Beaucoup de gens à qui il s'adressait avaient connu la boutique comme étant celle d'un libraire; quelques-uns même étaient des connaissances des Renaud, mais tous les renseignements qu'ils pouvaient donner sur leur compte, se bornaient à dire qu'ils avaient disparu au commencement de l'année, et que la boutique, pendant un certain temps, était restée inoccupée.

Le propriétaire de la maison, chez qui le banquier se rendit également, ne savait qu'une chose, c'est que les Renaud étaient d'honnêtes gens, mais pauvres, d'après ce qu'il avait cru observer. Il ignorait complètement où ils s'étaient retirés, mais il pensait, ajouta-t-il, qu'ils n'habitaient plus le quartier.

Toutefois, poursuivit-il, l'épicier qui faisait le coin de la rue, à gauche, pourrait, peut-être, mieux le renseigner: l'épicier et M. Renaud étaient, croyait-il, en relation d'amitié.

M. Constantin se dirigea immédiatement vers la boutique de l'épicier, avec l'espoir que là il serait plus heureux.

L. BAILLEUL.

(La fin au prochain numéro.)

REVUE DES MAGASINS

Si la mode, cette fée à l'imagination inépuisable, pouvait avoir dit son dernier mot, on serait tenté de croire qu'elle a confié à la *Châtelaine* le soin de le faire applaudir sous la forme du col *Médicis* sa plus récente création. Figurez-vous non pas le col roide et guindé de la reine de France qui fut la femme du Béarnais, mais un col en tulle noir, perlé, ruché, bordé de plissés en crêpe lisse, coquettement chiffonné à la façon de Gabrielle d'Estrées: col élégant, gracieux, seul complément possible des toilettes légères.

Pour la fin de la saison, la *Châtelaine*, voulant être agréable à sa nombreuse clientèle, s'est arrangée de manière à lui offrir, sur toutes ses marchandises en général, des avantages sans précédents. Nous devons signaler d'une façon toute particulière ses chapeaux en mousseline sur transparent bleu, rose, etc., pour la campagne et les bains de mer; un immense choix de parures en broderie anglaise, haute nouveauté; une grande variété de charmants costumes pour les bains de mer; des ruches et plissés de tout genre; enfin, des éventails noirs, rehaussés de jolies peintures, au prix fabuleux de 2 fr. 45.

Par ce temps où la forme emporte le fond, l'accessoire a pris dans la toilette la première place. Nos lectrices seront donc bien aises de savoir que tous ces accessoires qui font la valeur du costume, guipure de laine ou fil, rubans, passementerie, effilés, se trouvent à la *Châtelaine* (34, rue du Bac), avec une profusion qui ne laisse que l'embarras du choix.

— La *ceinture Régente* convient également aux tailles rebelles et aux poitrines délicates; le médecin et la couturière s'entendent à merveille sur ce chapitre, et sont du même avis en la recommandant aussi chaudement l'un que l'autre. Les mignonnes proportions de ce corsset modèle, dont la coupe exceptionnelle est le secret de mesdames de VERTUS sœurs, en font un objet hygiénique très-favorable aux femmes.

Quelle différence entre celui-ci et les anciens corssets, et ne doit-on pas avoir une certaine reconnaissance envers les créatrices d'un modèle aussi parfait?

La *ceinture Régente* en gros tulle est la favorite du moment: rien de plus agréable à porter pendant les fortes chaleurs; c'est le *mentor* le plus souple, le moins chaud, le plus léger que l'on puisse souhaiter, tout en ayant la fermeté voulue. Mais on suppose à tort que la *ceinture Régente* établie dans ces conditions ne soutient pas suffisamment et ne convient pas aux femmes un peu grosses; c'est une complète erreur, et je ne puis la détruire qu'en donnant le ferme conseil de faire l'expérience de cette ceinture incomparable.

La tournure *Du Barry* est l'élément indispensable de toute toilette un peu recherchée, une personne du monde ne saurait s'en passer. Mesdames de Vertus, nous devons le constater, ne suffisent pas aux demandes qui leur sont adressées (12 rue Auber).

— N'avoir pas beaucoup d'argent et pouvoir acheter tout ce qu'on veut, n'est-ce pas un rêve?

Rien n'est pourtant plus réel; grâce aux idées philanthropiques de M. CRÉPIN aîné (de Vidouville, Manche), on arrive à cette réalisation presque insensée. Avez-vous besoin d'un ou de plusieurs objets de mobilier? vous faut-il un piano, une machine à coudre? Vous trouverez tout cela 11, 13, 15, boulevard Ornano, vous pourrez également choisir là tout ce qui vous manquera en fait de toilette: linge, lingerie, tissus de toutes sortes, confectionnés ou non, soit pour hommes, femmes ou enfants.

La maison Crépin livre ses marchandises une fois la moitié du prix d'achat payé, et donne six mois pour régler le reste. N'est-ce pas précieux pour les petites bourses ou les gens momentanément gênés? Avec un pareil système, les emprunts, toujours onéreux, deviennent inutiles, car si l'on emprunte de l'argent, c'est en général pour acheter: or ici on a fort peu à déboursier. D'ailleurs, en cas d'absolue nécessité, on peut régler ses comptes en versant de petites sommes, à partir de un franc. Il y a toute une série de bons préparés à cet usage, et qui servent à établir les situations réciproques.

La maison Crépin a des employés spéciaux pour répondre aux clients; ils se déplacent et vont à domicile offrir tous les renseignements nécessaires. Il suffit pour cela d'adresser une demande à M. Crépin aîné, à l'adresse ci-dessus.

SPECIALITÉS

Il est une excellente précaution à prendre en voyage, à la campagne et surtout au bord de la mer: c'est de se servir du *Rowland's Kalydor*. C'est une excellente préparation anglaise, exclusivement composée de sucs de plantes exotiques, sans aucun produit minéral. Son action est parfaite sur la peau dont elle efface les rougeurs, boutons, taches de rousseur, etc., et à laquelle elle donne un éclat tout particulier.

Grâce au *Rowland's Kalydor*, le teint se transforme, le hâle disparaît, le blanc remplace le rouge, le changement le plus complet s'opère, un coup de soleil même est effacé. L'expérience a prouvé également que rien n'était meilleur en cas de piqûre d'insectes.

On peut se procurer des flacons de *Rowland's Kalydor* chez tous les pharmaciens et parfumeurs de France, particulièrement chez madame veuve LAMAR, 151, rue Saint-Denis, où se trouve le principal dépôt.

— De tous côtés, on nous écrit que la *crème Simon* et la *poudre Figaro* font merveille, employées simultanément; on nous remercie en même temps des renseignements précieux donnés sur de si excellentes compositions.

Le teint le plus abîmé reprend sa fraîcheur primitive, grâce au concours de la *crème Simon*; ce cold-cream perfectionné adoucit la peau, enlève les rides précoces et donne au teint la fraîcheur de la première jeunesse.

La *poudre Figaro* achève l'effet produit par la *crème Simon*; cette poudre est si fine qu'on n'en soupçonne pas la présence, et pourtant elle communique à la peau un velouté charmant.

Les femmes ont aujourd'hui tant de facilités pour être jolies, qu'elles seraient bien sottes de n'en pas profiter; surtout lorsqu'il s'agit seulement de se servir de cold-cream et de poudre de riz. Mais c'est une thèse qui n'a pas besoin de grand développement; en disant cela, je suis sûre que d'avance toutes mes lectrices sont de mon avis.

La *crème Simon* et la *poudre Figaro* se trouvent 3, boulevard des Italiens, à la *Tour de Nesles*. — Le dépôt central est chez M. GUY, rue Beaubreillis, 23.

COMPTOIR DES INDES, FOULARDS, Boul. Sébastopol, 129.

L. ROUVENAT, Joaillier, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.